

folio  
POLICIER



**PARKER  
BILAL**

**La Cité  
des chacals**



FOLIO POLICIER



Parker Bilal

La Cité  
des chacals

*Traduit de l'anglais  
par Gérard de Chergé*

Gallimard

*Titre original :*  
CITY OF JACKALS

© *Jamal Mahjoub, 2016.*  
© *Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.*

*Couverture : Illustration Emile Sarda © Gallimard,*  
*d'après photo © S. Vannini / DeA / Leemage.*

Parker Bilal est le pseudonyme de Jamal Mahjoub, auteur anglo-soudanais de six romans non policiers traduits aux Éditions Actes Sud. Il reconnaît volontiers que son diplôme en géologie de l'Université de Sheffield était une erreur d'aiguillage. Après avoir vécu au Caire, au Soudan, à Londres (où il est né), au Danemark et à Barcelone, il est maintenant établi à Amsterdam.





Anubis est heureux de l'œuvre de ses mains  
et le cœur du Seigneur du Pavillon Divin  
se réjouit quand il contemple ce dieu bon,  
Maître de ceux qui ont été et  
Souverain de ceux qui sont à venir.

*Textes des sarcophages n° 197*



## *Prologue*

Elle ouvre les yeux et se rend compte que le cauchemar n'est pas terminé. Il demeure bien réel. Il lui faut un moment pour reconnaître le visage penché sur elle. Son frère n'est plus le jeune garçon qu'elle a toujours connu ; il semble avoir vieilli de toute une vie.

« Jonas !

— Chut. » D'un geste brusque, il la fait taire. Elle perçoit sa peur.

La pièce est sombre, exigüe et étouffante, une odeur d'huile et de poussière épaissit l'air. Elle entend ce qui ressemble aux bruits d'une rue animée. On est en plein jour, mais il est difficile d'y voir. Les détails lui reviennent peu à peu, fragments déchiquetés qui volettent autour d'elle comme des phalènes. Leur rêve si près de se réaliser. Ça l'afflige de penser à ça maintenant, à tout ce qui leur était promis et qui est désormais perdu. De nouveau, les larmes enflent dans sa poitrine ; elle s'efforce de respirer, inhale désespérément l'air brûlant du local hermétiquement clos.

« Où sommes-nous ? » répète-t-elle, encore et encore, incapable de dépasser cette simple question.

Jonas s'accroupit près d'elle et lui passe un bras

autour des épaules. Ils sont affalés sur le sol dur, dos au mur.

«Écoute-moi, dit-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Pourquoi ils nous retiennent ici?»

Elle ne peut se résoudre à le regarder. Elle sait qu'il n'a pas de réponses, que, malgré tout son courage, il est aussi effrayé qu'elle. Beatrice se sent à bout de forces, trop fatiguée même pour tenir debout. Elle a l'impression d'avoir passé toute sa vie à fuir.

«Pas question que je retourne là-bas», dit Jonas. Beatrice se remet à sangloter sans bruit. «Pas question, répète-t-il. Tu sais ce qui arriverait.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, alors?

— Nous devons nous échapper d'ici.

— Mais comment?»

Il n'y a pas d'issue. Pas de fenêtres et une seule porte. Beatrice entend le son d'un téléviseur, quelque part au-dessus d'eux – une publicité pour un quelconque goûter. Un jingle bête, enfantin, qui paraît venir d'un autre monde.

Ils avaient failli y arriver. Et puis, subitement, tout avait dérapé.

«Pourquoi ont-ils fait ça?» Lui revient l'image de Jonas penché sur elle. La peur. Le sang sur son T-shirt. «Je ne comprends pas», pleure-t-elle.

Un doigt sur les lèvres, son frère lui impose silence. Il a l'oreille collée contre la porte. Beatrice se rapproche et ils restent immobiles. Dehors, une voiture ralentit et s'arrête. Une portière s'ouvre, se referme. Des voix chuchotent. Elle ne peut détacher son regard de Jonas.

Il représente tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle a jamais eu, aussi loin qu'elle se souviene.

Ce n'est pas la première fois qu'ils affrontent ensemble un danger. Elle se rappelle encore le jour où les soldats sont venus, quand ils étaient enfants. Ce jour où leur mère les a emmenés à la lisière du village en leur disant de courir sans se retourner. Déjà, d'épais panaches de fumée noire s'élevaient des huttes. Un oncle se précipitait vers eux, ses vêtements en feu. Elle avait vu un soldat s'avancer et l'abattre de sang-froid. Comme un chien. De leur cachette, ils avaient regardé un groupe d'hommes en uniforme traîner leur mère à l'écart. Ils s'esclaffaient, hilares. Jonas avait voulu rebrousser chemin pour lui porter secours, mais Beatrice savait que ce serait leur perte. Alors ils s'étaient détournés et avaient fui. Et aujourd'hui, après toutes ces épreuves, toutes ces années, ils fuyaient de nouveau.

Tout avait si bien marché, pourtant, au début. Ça lui faisait mal de penser que son rêve était brisé.

Beatrice se rappelle avoir sombré dans le sommeil. Une drogue versée dans la boisson qu'on leur avait donnée. Ensuite, elle s'était réveillée en plein cauchemar. Elle avait cru qu'elle allait mourir, mais Jonas l'avait sauvée, les avait sauvés tous les deux. Il bataillait ferme. Elle l'observait, trop terrifiée pour bouger. Il était fort et rapide. Dès son enfance, il avait appris à se battre dans les rues.

Toujours est-il qu'il les avait sortis de cet enfer. Et voilà qu'ils couraient sur la route, dans la nuit, au beau milieu de la circulation. Elle était paniquée. Les klaxons résonnaient, les automobilistes se penchaient par la fenêtre pour hurler des imprécations.

Heureusement, les voitures ne roulaient pas vite. Des hommes criaient des insultes, la traitaient de tous les noms. Beatrice était consciente d'avoir perdu la plus grande partie de ses vêtements. C'était difficile de courir, ses jambes semblaient engourdies. Ils avaient marché des heures durant, se cantonnant aux petites rues, à l'écart des lumières. Jonas lui avait dit qu'il connaissait un endroit où on s'occuperait d'eux. Lorsqu'ils étaient arrivés en vue du carrefour, elle avait compris de quoi il parlait. Le campement. Là, sur la place éclairée, elle avait vu des gens qui les aideraient. Elle en aurait pleuré.

Ils avaient failli atteindre leur but. Mais soudain une voiture, surgie de nulle part, leur avait coupé la route, renversant Jonas. Il s'était blessé en tombant, il saignait. Il avait tenté de se relever. Deux hommes avaient bondi du véhicule et l'avaient empoigné. Ils l'avaient bourré de coups de pied et balancé dans le coffre. Puis ils s'en étaient pris à elle.

Beatrice avait hurlé et appelé à l'aide. Une femme observait la scène de son balcon, mais elle s'était détournée et avait disparu à l'intérieur. Les hommes avaient attaché les mains de Beatrice et l'avaient jetée sur la banquette arrière. Elle entendait Jonas pleurer de rage dans le coffre.

Elle écoute à la porte, tend l'oreille pour saisir leurs voix. Au loin, le bruit d'un muezzin appelant les fidèles à la prière, la clameur paresseuse des avertisseurs, le grondement de la circulation. Ils sont dans un sous-sol, à l'évidence, mais pourquoi les retient-on ici ? De nouveau, le désespoir l'envahit. Jonas lui pose une main sur l'épaule et indique, en haut du mur, une petite trappe métallique.

«C'est la seule issue.

— Mais nous ne savons pas ce qu'il y a de l'autre côté.

— Ce sera toujours mieux que de mourir dans ce trou.»

Beatrice secoue la tête. «C'est impossible. On ne pourra jamais l'atteindre.

— Si tu grimpes sur mes épaules, c'est faisable.

— Et toi, comment tu monteras?»

Jonas ne répond pas. Il pose ses mains à plat contre le mur et elle se hisse sur ses épaules. Ce n'est pas aisé : elle est affaiblie par l'épreuve, par le manque de nourriture, par la peur. Les voix se rapprochent. Deux hommes. Un troisième derrière eux. Quelqu'un secoue le cadenas et Beatrice pousse un cri perçant. Bref silence. L'un d'eux cogne la porte avec un objet lourd, des rires fusent.

«Tu y es?» demande Jonas d'une voix pressante.

Ils entendent le grincement du métal qu'on tire, très lentement, le long du montant de la porte.

«Je ne peux pas l'atteindre, dit-elle.

— Mais si, tu peux.»

Elle étire son corps au maximum mais ne touche la trappe que du bout des doigts. Le verrou est ancien et rouillé. Elle se démène pour le tirer.

«Je n'y arrive pas.

— Si, il le faut. C'est notre seule chance.»

Elle le sent qui tremble sous son poids ; il ne pourra plus la soutenir très longtemps. Avec un grognement, elle fait une nouvelle tentative, ignorant la douleur de ses doigts. Finalement, usant de toute la force qui lui reste, elle y parvient. Le verrou se décoince brusquement et le panneau métallique s'ouvre. Elle se

cramponne au bord et se hisse jusqu'à avoir les yeux au niveau de la trappe.

« Qu'est-ce que tu vois ?

— Une pièce. Très sombre, mais je sens le vent. Je crois qu'on peut sortir.

— Alors vas-y.

— Non », gémit Beatrice. Elle se sent faiblir et commence à glisser, manquant tomber. « Je ne te quitte pas.

— Il faut que tu sortes. Je n'ai plus la force de te porter. »

Finalement, elle se lance vers le haut, agrippée au bord, et se faufile dans l'étroit espace. Elle roule sur le ventre, tend la main vers son frère.

« À toi, maintenant. »

La porte s'ouvre à la volée, heurtant le mur avec fracas. Deux hommes apparaissent sur le seuil. L'un d'eux tient une hache. Il y en a un autre derrière eux, plus âgé.

« Jonas ! hurle-t-elle.

— Allez ! répond-il sur le même ton. Va-t'en ! »

Elle se met à ramper à tâtons dans le boyau. Tout autour d'elle, le noir. Devant elle, un souffle d'air. Il y a une sortie. Il lui suffit de croire qu'elle la trouvera.



Makana avait mal partout, comme s'il couvait une grippe. Il n'avait pas bien dormi. En fait, il avait passé la plus grande partie de la nuit assis dans le large fauteuil en bois, sur le pont supérieur, à guetter les premières lueurs du jour dans le ciel.

On était en décembre. Dans un peu plus d'une semaine, ce serait la fin de l'année, mais cet hiver-ci lui semblait plus rigoureux que les précédents, ce qui l'amenait à se demander s'il ne commençait pas à se faire vieux. Peut-être les effets de l'âge se faisaient-ils sentir? L'*awama*, cette péniche qui lui tenait lieu de chez-soi, lui paraissait aussi sordide et humide qu'une épave engloutie. De fins lambeaux de brume matinale planaient à la surface de l'eau. Un pêcheur, en équilibre à la proue de son petit bateau, s'escrimait à démêler ses filets. Makana resserra la couverture autour de ses épaules. Le radiateur électrique, à ses pieds, dégageait à peu près autant de chaleur qu'une bougie. L'air froid soufflait en rafales cinglantes qui s'engouffraient dans le moindre interstice de la structure bancale – volets, plaques de toiture et encadrements de portes. C'est la dernière année, se promit-il.

Déménager devenait urgent. Trouver un logement en terrain sec, entouré de murs dignes de ce nom. Il ne pouvait pas continuer ainsi.

Il songea à allumer une cigarette, mais la précédente avait déclenché une quinte de toux si violente qu'il en était resté pantelant, la respiration sifflante, tel un vieillard à la dernière extrémité. Près de son fauteuil, la pile de livres qui lui permettait de meubler ses crises d'insomnie, de plus en plus fréquentes ces derniers temps, servait également de support à son paquet de Cleopatra et à son briquet. Tendait la main pour prendre malgré tout une cigarette, il s'aperçut que le sommet de la pile était occupé par un volume sur la médecine de l'Égypte ancienne. Curieux, songea-t-il, qu'on puisse trouver du réconfort dans des connaissances totalement dépourvues d'utilité pratique. Tout en fumant, il ne quitta pas des yeux le voyant orangé de l'interrupteur du radiateur, avec l'espoir de voir l'appareil dispenser quelque chaleur. Bientôt, le soleil émergerait du brouillard et la journée se réchaufferait. Il pourrait alors appeler Aziza pour qu'elle lui prépare du thé. Le vent faisait bruire les journaux qui colmataient les fentes autour des fenêtres.

La veille au soir, il était allé aux Jardins de Verdi, un respectable restaurant italien de Zamalek dont l'intérieur plutôt lugubre était hérissé de fausses colonnes néoclassiques agrémentées de lierre en plastique. L'effet était complété par un certain nombre de peintures à l'huile aux cadres ouvragés qui représentaient des paysages de Rome : le Colisée, la place d'Espagne – une touche d'élégance d'une époque révolue. Le reste de l'espace mural était parsemé de reproductions

bon marché dans des encadrements de mauvais goût : coucher de soleil sur le pont des Soupirs, la tour de Pise, le genre de décor qu'on s'attendrait à trouver chez un cousin travaillant dans le tourisme. Les Jardins de Verdi appartenaient à la famille Hafiz depuis trois générations. Le propriétaire actuel en était Hossam Hafiz, petit-fils du Hafiz d'origine qui, bien des années auparavant, au cours d'un voyage en Italie, avait décidé qu'il existait un lien sacré entre la cuisine italienne et son pays natal. L'incarnation de cette alliance était le compositeur Giuseppe Verdi – qui, à en croire la rumeur, avait été chargé par le khédivé d'écrire son *Aïda* pour l'inauguration de l'opéra du Caire en 1871. L'anecdote était entrée dans la légende et, comme tant d'autres fables sur l'Égypte, laissait une large part au doute.

Au temps de leur splendeur, les Jardins de Verdi avaient été un endroit sélect, fréquenté par les stars de cinéma et leurs maîtresses. Aujourd'hui, le restaurant paraissait un tantinet démodé et négligé. Dans un pays comme celui-ci, tellement friand de sa cuisine traditionnelle, les clients étaient peu portés à goûter des mets étrangers. L'attrait des Jardins de Verdi résidait dans leur prestigieuse réputation, un style qui rappelait une autre ère, quand les aspects les plus raffinés de la culture européenne étaient appréciés en Égypte.

À en juger par l'allure des dîneurs, la veille au soir, ce n'était pas seulement l'endroit qui se faisait vieux. La fidèle clientèle commençait, elle aussi, à trahir son âge. Les jeunes allaient voir ailleurs. Les riches, eux, préféraient dépenser leur argent dans des lieux nouveaux : les grandioses restaurants en plein

air, le long du Nil, qui vous donnaient l'impression de pénétrer dans un film. Ils prenaient modèle sur la Côte d'Azur ou sur Los Angeles, au choix. Les temps avaient changé, laissant M. et Mme Hafiz à la tête d'un établissement trop sombre où des couples âgés dégustaient de bon appétit des pâtes à la crème qui ne mettaient pas en danger leurs dentiers.

Malgré tout, les Hafiz se débrouillaient. Leur plus grand souci était de maintenir un certain niveau de qualité et de sauvegarder les apparences. Du moins, tel avait été le cas jusqu'à la disparition de leur fils Mourad. Ils étaient sans nouvelles de lui depuis presque trois semaines, mais c'est seulement quand il avait manqué la petite fête organisée pour l'anniversaire de sa mère qu'ils avaient commencé à s'inquiéter. Ils s'étaient livrés à la routine habituelle en pareil cas : ils l'avaient appelé à maintes reprises sur son portable, étaient allés visiter sa chambre à l'université, avaient questionné ses amis. Après ça, il ne leur restait plus qu'à faire le tour des hôpitaux, et finalement ils s'étaient résignés à effectuer la démarche qu'ils avaient espéré éviter : aller au commissariat, ce qui leur avait valu des interrogatoires en série avec une panoplie de policiers différents, un vaste échantillonnage de formulaires à remplir – pour, au bout du compte, n'obtenir rigoureusement aucun résultat. Leur avocat, Munir Abaza, les incita alors à engager un enquêteur indépendant pour rechercher leur fils, et c'est là que Makana entra en scène. Abaza était un collègue d'Amir Medani, vieil ami de Makana, et ainsi va la vie.

M. et Mme Hafiz, la petite cinquantaine, offraient l'aspect fatigué, un peu rassis, d'un couple marqué

par des années de bonne chère et, présentement, par l'anxiété au sujet de leur fils unique. Ils semblaient curieusement surannés, comme s'ils cherchaient à se conformer aux usages d'une autre époque – bustes en marbre ou livres reliés en cuir. Était également présente à la réunion leur fille Sahar, d'une vingtaine d'années. Elle écouta attentivement tout ce qui se disait mais intervint peu. Makana eut le sentiment qu'elle n'approuvait pas l'enquêteur choisi par ses parents, ou alors qu'elle cachait quelque chose, ou encore qu'elle avait une dent contre son frère. Quoi qu'il en soit, elle garda la bouche close et la tête baissée quasiment tout le temps. Elle avait tendance à éviter le regard de Makana lorsque celui-ci se tournait dans sa direction.

Ils étaient assis à une large table ronde en acajou, au centre de la salle à manger d'ordinaire réservée aux grandes réceptions. M. Hafiz fut quasiment le seul à parler. Il était petit de stature et bien en chair, avec un saupoudrage de farine dans ses cheveux épais, les mains jointes devant lui et la tête inclinée.

« Mourad est têtu. Quand il a une idée dans le crâne, il ne la lâche pas.

— Il tient ça de toi », déclara Mme Hafiz. Puis, s'adressant à Makana : « Ils se ressemblent, le père et le fils, peut-être trop. Ils se disputent souvent, et parfois avec véhémence. Mais quand c'est fini, c'est oublié.

— Il n'y a pas de rancune, nous ne laissons jamais pourrir les choses. La vie continue. »

Makana lança un coup d'œil à la fille pour voir si elle avait un commentaire à ajouter. Si c'était le cas, elle le garda pour elle.

«Mourad est à l'université.

— Ain Shams. Études d'ingénieur.

— Approuvez-vous ce choix ? » s'enquit Makana.  
Hossam Hafiz sourit.

«De nos jours, l'opinion des parents n'a guère d'importance. Avec ou sans mon approbation, il aurait fait ce qu'il voulait. Et je le comprends. J'étais comme lui dans ma jeunesse, mais j'avais des responsabilités. Les jeunes d'aujourd'hui ignorent le sens de ce mot.

— Baba... », protesta Sahar.

D'un geste, il lui intima de se taire avant de poursuivre : « Mon père attendait de moi que je reprenne le restaurant après lui. C'est la raison d'être d'une entreprise familiale, la génération suivante reprend le flambeau.

— Mais ça, Mourad ne le voulait pas ?

— Il avait ses idées à lui. Je me suis dit : très bien, qu'il suive ses rêves. Qu'il fasse des études d'ingénieur. Un jour, peut-être qu'il se réveillera et reviendra s'occuper de l'affaire.

— Mais apparemment, ça ne s'est pas passé ainsi ?

— Non, pas du tout. » M. Hafiz secoua la tête. « Il prend ses études très à cœur. »

Mme Hafiz décida de ne pas rester silencieuse plus longtemps.

« Nous le voyons très peu, alors même qu'il vit ici, dans cette ville. Les autres mères voient leurs fils plus souvent que moi. Ils viennent prendre les repas à la maison. Certains vivent même chez leurs parents. Pas Mourad. Il voulait avoir une chambre à la cité universitaire, être indépendant. Indépendant de quoi ? Je voudrais bien le savoir. Qu'est-ce que nous avons fait pour lui donner l'impression qu'il n'était pas libre ?

— *Yallah*, Medihah, ne t'emporte pas ainsi. » Hosam Hafiz posa une main sur celle de son épouse. « Comme vous pouvez le constater, monsieur Makana, nous sommes assez chavirés par toute cette histoire. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où il peut être, et nous craignons le pire.

— Baba... », implora de nouveau la fille. Et son père, de nouveau, leva une main pour l'interrompre.

« Ça va, nous devons être préparés. » Il se retourna vers Makana. « Pensez-vous pouvoir le retrouver ?

— Ça dépend. Comprenez bien que, si votre fils a disparu de son plein gré, il y a de fortes chances pour qu'il reste introuvable. Pourrait-il avoir quitté le pays ?

— Je ne crois pas qu'il ait de passeport. » M. Hafiz regarda sa femme, sourcils froncés, mais elle gardait les yeux fixés sur la table.

« Il n'est jamais allé à l'étranger, intervint Sahar, s'adressant à Makana pour la première fois. Il en a toujours rêvé mais ne l'a jamais fait.

— C'est un garçon de vingt-deux ans. Il ne connaît pas le monde. » Mme Hafiz tendit une photo sur laquelle Mourad souriait à l'objectif avec le regard clair du jeune homme qui n'a rien à redouter.

M. Hafiz agrippa la main de Makana. « Retrouvez-le, supplia-t-il. Peu m'importe ce que ça coûtera. Je vous en prie, retrouvez-le. »

Un rayon de soleil progressait lentement sur les lattes du plancher. Makana détacha ses doigts de la couverture, essayant d'imaginer pour quelle raison un jeune homme n'ayant aucun ennui disparaîtrait subitement. Ce n'était pas une question à laquelle il répondrait en restant assis là, mais peut-être était-ce

une motivation suffisante pour tenter de démarrer la journée. Des pas se firent entendre dans l'escalier qui menait au pont supérieur. Makana aurait reconnu le pas d'Aziza n'importe où, et déjà il sentit son moral remonter. Au fil des années, il avait découvert chez la fille de sa logeuse une âme sœur. Peut-être n'était-ce pas si étrange, étant donné l'absence de sa propre fille. Il avait regardé Aziza grandir. Aujourd'hui âgée de dix-sept ans, elle était vive et drôle. Il s'apprêtait à lui demander du thé quand, voyant son expression, il comprit que ce jour-là, pour une raison encore inconnue, le thé devrait attendre.



Aziza le précéda le long de la rive, du pas sûr d'une enfant qui a passé toute sa vie à parcourir de haut en bas la berge boueuse. Makana suivait plus prudemment. Il se sentait raide, courbatu, et il aurait bien aimé avoir le temps de prendre au moins un verre de thé, mais il faisait confiance à Aziza : si elle disait qu'on avait besoin de lui de toute urgence, pas la peine d'atermoyer.

« Comment ça marche, à l'école ? demanda-t-il, en partie pour la faire ralentir.

— L'école ? » Elle se tourna vers lui. « J'envisage d'arrêter l'an prochain.

— Pourquoi ? Je croyais que ça te plaisait.

— Quel est l'intérêt de passer des années à apprendre des trucs inutiles alors que je pourrais gagner de l'argent ? »

Il décela la note de sarcasme dans sa voix.

« Tu es intelligente, tu ne devrais pas gâcher tes chances.

— Allez donc dire ça aux oiseaux. »

On aurait cru entendre sa mère. Oum Ali était d'un pragmatisme à toute épreuve ; pour elle, il était clair

comme de l'eau de roche qu'envoyer une fille à l'école ne pouvait mener nulle part. Elle-même s'était retrouvée mariée avant l'âge de seize ans, et mère de famille peu de temps après.

« Tu peux faire mieux de ta vie que de vendre des légumes sur le marché.

— Et qui va me payer ? Vous ? »

Avant d'avoir eu le loisir de trouver une réponse, Makana avisa un gros attroupement un peu plus loin. Une file régulière de curieux descendait vers la berge, venant de la route. La rive était plus creuse à cet endroit, et le terrain dégagé ; seuls les débris d'un mur effondré barraient le chemin. Çà et là, des piles de briques cassées et des pneus en caoutchouc émergeaient des herbes hautes. D'autres badauds, postés au bord de la route, observaient la scène en attendant qu'un moyen de transport se matérialise. Par bonheur, il était encore tôt, ce qui limitait le nombre de spectateurs.

Makana fut impressionné par l'autorité que déployait Aziza. Vêtue d'une informe robe déchirée qui lui battait les chevilles, elle n'avait pas encore tout à fait perdu son côté garçon manqué. Rapide, agile, elle avait grandi ici et considérait la rive du fleuve comme son domaine privé.

« Dégagez le passage ! Allons, laissez passer le *mualim*. »

La foule s'écarta, révélant un bateau de pêche échoué dans l'eau peu profonde. Makana se demanda s'il s'agissait de celui qu'il avait vu de sa fenêtre quelques minutes plus tôt. Le pêcheur, un petit homme aux jambes arquées, avait le menton hérissé de poils gris. Le bateau paraissait vieux, sa coque

en bois usée par le frottement répété des cordes. Un filet effrangé en nylon orange et bleu formait un tas au fond de l'embarcation. Au-dessus trônait un sac. L'homme regarda approcher Makana de l'œil sceptique de celui qui a vu suffisamment de miracles dans sa vie pour reconnaître des ennuis quand il en voit.

« Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? C'est un expert. Il travaille avec la police. »

Aziza le remit à sa place avec une telle aisance que Makana en fut presque désolé, comme s'il y avait lieu de s'excuser. Mais il se retrouva poussé plus près par les gens qui se pressaient derrière lui.

« Faites-lui de la place ! Reculez ! » Aziza sauta à l'avant du bateau et entreprit de lancer des ordres avec l'aplomb d'un amiral chevronné. Le sac, de la taille d'un ballon de football, roula sur le côté. Il était en lambeaux et complètement trempé.

« C'est vous qui l'avez trouvé ? s'enquit Makana. Où était-il ?

— Dans l'eau, là-bas, je l'ai remonté avec mon filet. Il devait être logé sur une branche d'arbre, sous la surface.

— Vous avez vu ce qu'il y a dedans ? »

Le pêcheur soutint son regard et, sans un mot, indiqua le sac d'un coup de menton. Makana se pencha pour le soulever et fut surpris par son poids. Avec précaution, il écarta les bords. Cela eut pour effet de déclencher une secousse à l'intérieur. Il eut un mouvement de recul instinctif, ce qui provoqua un gloussement railleur du pêcheur et des rires dans la foule. Makana tint le sac ouvert, y risqua un coup d'œil et vit une grouillante masse grise.

« Vous êtes sûr de ce que vous faites ? » dit le petit homme en secouant la tête d'un air agacé.

Makana plongea la main dans le sac et fut récompensé par une violente décharge électrique qui parcourut tout son bras. Il lâcha prise et recula.

« Tu parles d'un expert ! » maugréa le pêcheur.

Makana lui lança un regard las et reporta son attention sur le contenu du sac. Malgré ses doigts légèrement engourdis, il parvint à attraper la chose qui l'avait piqué et à la sortir à l'air libre. La foule reflua lorsque le poisson-chat tomba par terre. Avec un grognement, le pêcheur s'avança, le prit par les flancs et le balança à l'eau. Un murmure d'approbation parcourut l'assistance. Makana se remit à scruter l'intérieur du sac. Chassant les mouches qui avaient jailli autour de lui, il hasarda un autre coup d'œil, le petit homme lorgnant par-dessus son épaule.

« C'est encore plus noir que le diable en personne.

— Aziza, dit Makana, cours à l'*awama* chercher mon téléphone, veux-tu ? »

La jeune fille sauta à terre et fila à toute allure. Les curieux tournèrent la tête pour la suivre des yeux. C'était beaucoup plus distrayant que de regarder passer les voitures.

« Vous allez maintenant devoir remonter sur la route, leur ordonna Makana. Avant l'arrivée de la police. Vous, ne bougez pas d'ici, ajouta-t-il à l'adresse du pêcheur, qui avait commencé à s'esquiver en entendant le mot "police". Ils voudront vous parler. »

Le temps qu'Okasha arrive, une demi-heure plus tard, la plus grande partie de la foule s'était dispersée. Ne restaient plus que quelques jeunes garçons qui n'avaient rien de mieux à faire que d'observer la

scène en s'appuyant les uns sur les autres. Dans son uniforme noir en laine et accompagné de dizaines d'agents, Okasha, avec sa large carrure, fit une entrée impressionnante. On s'écarta pour lui céder le passage. Tournant la tête, Makana aperçut une silhouette familière.

« Ça m'a paru une bonne idée de la faire venir, déclara l'inspecteur. Si j'ai bien compris, il s'agit d'une affaire pour elle. »

Makana regarda le Dr Siham descendre la pente avec précaution, suivie de deux assistants qui traînaient une grande cantine en métal gris contenant son matériel. La patronne du service forensique avait une réputation suffisamment redoutable pour que les policiers qui la connaissaient se redressent en sa présence et s'appliquent à effectuer leur tâche correctement. Là où Okasha était obligé de hurler pour que ses hommes se tiennent bien, elle obtenait ce résultat sans élever la voix, parfois même sans avoir besoin de dire un mot. Les badauds alignés le long de la route semblèrent percevoir son autorité, eux aussi, car ils reculèrent. L'un des jeunes hommes se permit un commentaire effronté et se vit aussitôt réduit au silence par ses amis.

« Où est-elle ? » s'enquit Okasha.

Makana indiqua le sac, toujours posé sur le filet de pêche. L'inspecteur s'avança et jura en voyant l'eau lécher ses boots. Makana, chaussé de sandales en plastique, n'avait pas remarqué qu'il avait les pieds mouillés.

« Mieux vaut ne pas y toucher avant que la légiste nous ait rejoints.

— Tout à fait mon avis », marmonna Makana.

Ils patientèrent, le temps que le Dr Siham se prépare, enfile des gants et mette un masque facial. Elle lança un regard en coin à Makana.

«C'est à vous, je parie, que nous devons d'être ici de si bon matin ?

— Le fleuve est très particulier à cette heure de la journée. J'ai pensé que le spectacle vous plairait.»

Sans mot dire, elle tourna les talons, s'approcha du bateau et se pencha par-dessus le bord.

«Vous avez jeté un coup d'œil?»

Makana haussa les sourcils. Venant d'elle, la remarque était presque futile. Elle ne s'imaginait quand même pas qu'il avait cru le pêcheur sur parole avant d'appeler la police? Elle entreprit d'éplucher consciencieusement les couches de toile qui enveloppaient la trouvaille. «Pourrions-nous avoir quelque chose pour nous abriter de ces yeux curieux?» Aussitôt, ses assistants déplièrent une grande bâche qu'ils tinrent en l'air pour empêcher les badauds de voir ce qui se passait. Le bourdonnement des mouches enfla furieusement lorsque le sac céda, révélant la tête. Celle-ci était posée bien droite, en équilibre sur le filet de pêche. La peau était noircie et striée de gris. Un nuage de mouches se précipita avec frénésie. Autour de la mâchoire, la chair avait commencé à se détacher.

«Elle a été grignotée par quelque chose.

— Il y avait un poisson-chat dans le sac.

— Raison de plus pour ne pas manger de poisson dans cette ville.»

Okasha et Makana échangèrent un regard mais demeurèrent cois. Ils observèrent le Dr Siham nettoyer avec soin les débris externes et les recueillir dans des sachets à échantillons avant de se préparer

à mettre la tête dans un conteneur stérilisé pour la transporter jusqu'à son laboratoire.

« Depuis quand est-il mort, vous en avez une idée ? s'enquit Makana.

— Bien sûr. Et dès qu'il sera au labo, je serai en mesure de vous dire ce qu'il a mangé pour le dîner et quel était son morceau de musique préféré. » Elle lança à Makana un regard dédaigneux, comme pour lui signifier qu'elle s'attendait à mieux de sa part. « Je peux dire une seule chose, mais vous l'aurez certainement remarquée par vous-même.

— De quoi parlez-vous ? demanda Okasha.

— De ce qui a fait comprendre à votre ami que le mort est de sexe masculin. » Le Dr Siham indiqua l'étrange motif de lignes tracées sur le front de la victime. « Il s'agit d'un de ses compatriotes. »

Après le départ de la pathologiste, Okasha donna l'ordre que des bateaux draguent le fleuve avec des chaînes, en amont et en aval du site, dans l'espoir de retrouver le reste du corps. Le pêcheur, malgré ses objections, fut emmené pour interrogatoire. « J'ai du travail, moi, une famille à nourrir », protesta-t-il tandis qu'on l'embarquait. Laissant les policiers à leurs occupations, Okasha et Makana rebroussèrent chemin vers l'*awama*, où Aziza servit promptement le thé qu'elle avait préparé à leur intention. Okasha regarda autour de lui.

« Il ne fait pas trop froid, la nuit ? »

— Il fait froid tout le temps. Et ça empire chaque année.

— C'est parce que vous n'avez pas une bonne épouse qui s'occupe de vous, dit Okasha en chassant une poussière sur les étoiles en laiton de son épaulette. Je ne pense pas que je pourrais vivre comme vous, tout seul comme ça. Je deviendrais fou si je n'avais pas une famille qui m'attendait chez moi. » Makana le considéra sans rien dire. Okasha lui rendit son regard. « Eh bien quoi ? Je ne suis pas censé dire ce qui est ? »



Qui d'autre vous le dira ? Vous devez tourner la page, aller de l'avant.

— Si vous me suggérez de rencontrer une autre amie de votre femme, vous savez comment ça s'est terminé la dernière fois.

— Inutile de me le rappeler. J'en suis encore à présenter des excuses de votre part. »

Cette expérience avait été l'une des plus embarrassantes pour les deux hommes, qui se connaissaient depuis de nombreuses années. Une idée de son épouse, affirmait Okasha. Une soirée effroyable. Ils étaient allés au cinéma Galaxy à El-Manial. Le film était un mélodrame d'un ennui mortel où les personnages passaient leur temps à s'invectiver et à casser des objets. Makana en détesta chaque minute, tandis que sa compagne d'un soir trouvait le spectacle adorable. Que dire ? L'âge d'or du cinéma égyptien gisait, éploré, dans son caveau. Pour finir, Makana avait quitté la salle en catimini pour fumer une cigarette et n'était jamais revenu.

« Tout ce que je dis, reprit Okasha, c'est que vous devriez sortir. Juste ouvrir une fenêtre, pour voir ! »

Comme il se tournait vers l'escalier, Makana le retint.

« Que va-t-il arriver ? »

— À notre ami repêché dans le fleuve ? Allez savoir... Nous verrons ce que la brave doctoresse nous dégote mais, sans cadavre ni identification, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

— Parce qu'il vient du Soudan du Sud, c'est ça ?

— Rien ne nous le prouve pour l'instant, soupira Okasha. Mais oui, si c'est le cas, je ne vois pas la police très empressée d'aller au fond des choses.

— Un problème de moins, en somme ?

— C'est vous qui l'avez dit, pas moi. » L'inspecteur scruta Makana. « Vous n'en faites pas une affaire personnelle, au moins ? Allons, même s'il vient du Soudan du Sud, vous êtes en guerre, non ? Le Nord et le Sud ?

— Il faut bien que quelqu'un s'y intéresse.

— Ne vous faites pas trop d'illusions. En ce moment, les Soudanais ne sont pas franchement populaires dans cette ville. »

Okasha parlait des manifestants qui occupaient un *maïdan* de Mohandessin depuis la fin septembre. La place, un parc de la taille d'un timbre-poste, était située en face de la mosquée Mustapha Mahmoud – et, de manière plus significative, à deux rues du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés. Ces gens étaient essentiellement des Soudanais du Sud qui réclamaient à l'Égypte le statut de demandeur d'asile, lequel leur permettrait d'avoir accès à des services publics tels que les écoles ou les hôpitaux. Cela signifierait pour eux la fin d'une existence nébuleuse où, du fait qu'ils n'étaient pas reconnus officiellement comme réfugiés en raison d'un accord d'ouverture des frontières, ils n'avaient pas droit aux aides sociales. On pouvait affirmer sans risque que les Soudanais en général, à l'heure actuelle, jouissaient d'une impopularité aiguë auprès de leurs frères de la Vallée du Nil, qui les accusaient de tous les maux – de la dégénérescence morale et l'ivrognerie à la prostitution et au crime, en passant par le fait de représenter une menace pour la sécurité nationale. Le président ne leur avait pas pardonné l'implication du Soudan dans la tentative d'assassinat perpétrée contre lui à

Addis-Abeba dix ans auparavant. Makana reçut cinq sur cinq le message d'Okasha : personne n'allait se préoccuper outre mesure d'un cadavre, ni même d'une simple tête, qu'on venait de repêcher dans le fleuve.

« Tout ce que je vous demande, c'est de me tenir au courant s'il y a du nouveau.

— D'accord, acquiesça Okasha sans grande conviction. Mais vous n'avez pas d'autres soucis plus importants? »

Makana avait bel et bien une affaire à régler par ailleurs. Il traversa le fleuve en taxi pour se rendre à l'université Ain Shams. Le bâtiment principal était un ancien palais du khédivé Ismaël, amoureusement calqué sur Versailles. Il émanait de l'étang ornemental asséché et de la fontaine tarie un air de décrépitude et d'abandon. Le vice-président des Affaires éducatives et estudiantines avait accepté de le rencontrer, ce qui était déjà un succès. Le rendez-vous avait été organisé par Munir Abaza, l'avocat de la famille Hafiz. Makana se retrouva assis à une table, face à un homme négligé dont la chemise, constellée de taches de nourriture, ressemblait au menu de la semaine précédente. Il donnait l'impression d'avoir des choses plus urgentes à faire que de discuter d'étudiants portés disparus.

« Nos étudiants sont soumis à une grosse pression, voyez-vous », déclara-t-il en se curant le nez, croyant que Makana ne le regardait pas. « La plupart d'entre eux ne viennent pas ici par amour des études mais parce qu'ils pensent que ça les aidera à obtenir un meilleur emploi. Ils veulent faire plaisir à leurs parents, impressionner les filles. Par-dessus tout, ils

ne veulent pas grandir. Ils veulent retarder le plus possible leur entrée dans la vraie vie.

— Que pouvez-vous me dire sur Mourad ?

— Je ne prétends pas connaître personnellement tous les étudiants, bien sûr. Je me suis entretenu avec ses parents. Je comprends leur inquiétude. » Il examina quelque chose sur le bout de son doigt avant de l'essuyer sous le plateau du bureau. « Il ne serait pas le premier à s'égarer. Il y a beaucoup de pression sur les jeunes d'aujourd'hui. Dans certains cas, l'avenir de leurs parents dépend d'eux. Naturellement, nombreux sont ceux qui ne parviennent pas à faire face. Ils se découragent, ne savent plus où ils en sont.

— Suggérez-vous que c'est le cas de Mourad ?

— Pas explicitement, non. Enfin, n'allez pas courir raconter tout ça aux Hafiz. J'essaie simplement de vous montrer que ces situations sont parfois compliquées.

— Arrive-t-il souvent qu'un étudiant laisse tomber les cours sans prévenir et disparaisse ?

— Souvent, peut-être pas, mais ça arrive. » Le vice-président hocha la tête d'un air pénétré. « Les temps sont durs. Nous avons trop d'inscriptions, les cours sont surchargés et un étudiant n'a aucune garantie de trouver un emploi à la sortie de l'université. » Il se renversa en arrière dans son fauteuil et esquissa un geste vague. « Et puis il y a les tentations... »

— C'est-à-dire ?

— Les filles, l'alcool, la drogue. Beaucoup de nos jeunes se trouvent confrontés à un monde nouveau qui ne leur est pas familier.

— Pensez-vous que Mourad ait eu de mauvaises fréquentations, qu'on l'ait détourné du droit chemin ?

— Là, vous surinterprétez mes paroles. »

Le vice-président paraissait content de lui, sans raison apparente.

« Ses parents sont inquiets, c'est la raison de ma présence ici.

— La période des examens approche. Les étudiants sont stressés à cette époque de l'année. Sans parler du froid hivernal. » Il frissonna et ébaucha un sourire, révélant une rangée de dents jaunies, irrégulières. « Inch'Allah, il retournera dans sa famille sain et sauf, une fois qu'il se sera bien amusé. » Il posa ses mains à plat sur la table. L'entretien était terminé.

Un gardien vêtu d'une blouse de labo minable, grêlée de brûlures de cigarette, escorta Makana en traînant les pieds jusqu'à la résidence universitaire. Distrait par les étudiantes qui les croisaient d'un pas pressé, il avait du mal à garder les yeux sur les marches de l'escalier. Il ne se montra guère loquace et, quand ils arrivèrent enfin à la chambre de Mourad, dans un bâtiment moderne en béton qui avait autant de charme qu'un mausolée, il émit un grognement et se tint en retrait, les mains dans les poches, le regard rivé au plafond.

Mourad partageait une chambre avec un autre étudiant. Pas grand-chose à voir. Il y avait deux lits, un de chaque côté de l'étroit espace. Chaque occupant disposait d'un bureau et d'une penderie. Jeans et T-shirts étaient entassés, sans ordre apparent, sur les différents rayonnages. Makana, conscient du fait que le gardien restait là pour le tenir à l'œil, erra nonchalamment dans la pièce.

« Il n'est pas ici », observa l'homme pour se rendre utile, comme si Makana espérait trouver Mourad

caché sous le lit. Une carte du monde était scotchée au mur, au-dessus du bureau encombré de classeurs et de manuels empilés. Quand il ouvrit l'un des tiroirs, le gardien toussota, toujours sur le seuil. Une étagère, au-dessus du lit, contenait une poignée de romans. Makana lut les noms de García Márquez et Sonallah Ibrahim. Il y avait des brochures, un mélange de formulaires administratifs de l'université, divers tracts – concerts, manifestation de soutien à la Palestine, une autre pour un mouvement nommé Kifaya<sup>1</sup>. Sur la table de chevet trônait un réveil à l'ancienne avec double cloche et un cadran à l'effigie de Dingo. Sur le mur, une affiche noir et blanc de Malcolm X voisinait avec un poème en anglais de Langston Hughes : « Seigneur, je l'ai attendu, le Train de la Liberté! »

Le mur d'en face était nu à part un calendrier montrant une vue nocturne de la Kaaba, à La Mecque, éclairée par des lumières d'un vert criard. Une unique photographie ornait la pièce : un jeune homme en robe blanche de pèlerin, le menton agrémenté d'une barbe clairsemée, le regard distant. Ce devait être le colocataire de Mourad. Portrait d'une personne pieuse, songea Makana.

« Vous avez une idée de l'endroit où je pourrais trouver le garçon qui partage la chambre? »

Le gardien haussa les épaules. Pour ce qu'il s'en souciait, il aurait aussi bien pu être sur une autre planète. Makana jeta un dernier regard circulaire. Accrochée à une patère au dos de la porte, une casquette de

1. « Mouvement égyptien pour le changement », hostile au gouvernement de Hosni Moubarak. (N.d.T.)

style américain, rouge avec un écusson sur le devant marqué *Westies*.

« Je voudrais lui parler, au colocataire.

— Abdelhadi Wahab », dit l'homme en suivant d'un index nouveau le nom scotché sur le mur. « Vous le verrez peut-être à la cafétéria. »

Réponse peu encourageante. Profitant de ce qu'il se tournait vers la porte, Makana se pencha pour décoller la photo du mur et la glisser dans sa poche revolver. Le gardien descendit l'escalier, les mains dans les poches de sa blouse élimée, affichant une assurance de propriétaire et un petit sourire supérieur. Cet endroit lui appartenait, avec ses allées et ses fontaines dignes d'un palais. À ses yeux, les étudiants ne faisaient que passer.

La cafétéria, quoique presque déserte, était bruyante et caverneuse. Un groupe d'étudiants, tout au fond, sautait en l'air en poussant des cris aigus.

« Les examens approchent, dit le gardien. Tout le monde révise.

— Est-il ici, le compagnon de chambre de Mourad?

— Pour moi, vus d'ici, ils se ressemblent tous. » Une note d'irritation perçait dans sa voix. « Je crois l'avoir vu avec ce groupe. »

D'un geste indifférent, il indiqua le bout de la salle. Visiblement, il ne s'intéressait plus à la cause de Makana et commençait à se dire que le pourboire auquel il aurait droit, quel qu'il fût, ne serait pas une compensation suffisante pour son précieux temps. Il exhuma de sa poche une cigarette à demi fumée et demanda du feu ; Makana tendit son briquet, observant le visage en lame de couteau penché sur la

flamme. L'homme avait les mouvements d'yeux vifs, furtifs, d'un chien qui s'attend à être agressé à tout moment. Son assurance de façade était un rôle qu'il endossait, à l'instar de la blouse crasseuse.

« Vous devez entendre beaucoup de choses, dans votre métier.

— Je me mêle de mes affaires. » Le gardien se redressa, la fumée suintant de ses narines comme une bouffée de désespoir. En gage de sincérité, il plaqua une main sur sa poitrine. « Sur mon honneur, je fais mon boulot. Vous voyez le nombre d'étudiants qu'il y a ici ? Bien sûr, il y a des problèmes. On ne peut pas accueillir autant de personnes sans qu'il y ait des problèmes. » Son regard se posa sur Makana. « Vous êtes là à poser des questions sur *un* étudiant. Qui peut se souvenir d'un visage sur un millier ? »

Qui, en effet ? L'homme s'éloigna d'un pas sautillant et Makana aborda le groupe de jeunes gens.

« Comment est la cantine ? »

Ils s'esclaffèrent. « Un sujet à éviter », répondit l'un des garçons en se balançant sur les pieds arrière de sa chaise. Un gars qui aimait vivre dangereusement. Cela réussit à attirer l'attention des filles, qui attendaient sans nul doute qu'il s'étale par terre. En attendant, elles tripotaient leurs foulards et considéraient Makana avec méfiance.

« Mourad Hafiz, vous savez où je pourrais le trouver ? »

— Pourquoi, sa mère s'inquiète encore pour lui ? »

Les rires qui suivirent semblaient gênés et donnèrent à Makana l'occasion de réévaluer le groupe.

« Vous ne l'avez pas vu, donc ? »

— C'est quoi, cet accent ? » Le garçon savourait son



moment de notoriété. « Encore un Soudanais ? C'est tout ce que ses parents ont pu s'offrir ? »

L'une des filles lui murmura un avertissement, mais le jeune homme n'allait pas rater une telle occasion.

« On devrait vous faire payer pour entrer en Égypte. On verrait, à ce moment-là, combien d'entre vous restent dans le coin. Non mais c'est vrai, on paie des impôts pour faire marcher ce pays, et ces gens-là s'imaginent qu'ils peuvent venir se servir chez nous !

— Ah bon, vous payez des impôts ? Voilà qui est intéressant. »

L'autre chercha laborieusement une réplique. « Je ne parle pas personnellement, je suis étudiant. Je parle d'une façon générale. Les Égyptiens en général. »

Les autres riaient, à présent. La chaise se renversa avec fracas, ce qui rendit la situation du jeune garçon encore plus embarrassante. Il quitta la cafétéria, entraînant deux de ses copains dans son sillage. Des deux filles qui restaient, l'une était pâle, menue, avec de l'acné et un foulard noir bon marché qui lui couvrait les cheveux ; l'autre avait le teint plus foncé et un regard plus direct.

« Vous étudiez avec Mourad ? Vous êtes de ses amies ?

— Il n'a pas beaucoup d'amis », répondit la seconde. Elle parlait d'un ton ferme, sûre de son fait. Sa compagne observait.

« Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il est différent. »

Elle serrait contre sa poitrine, à la manière d'un bouclier, un classeur bleu décoré de chiots et de pop stars. Ses yeux dérivèrent en direction du gardien qui

fumait près de la porte. Parler à des étrangers n'était peut-être pas une chose à faire à la légère.

« Il laisse tomber les études, ajouta-t-elle.

— Il l'a dit ?

— Il n'y croit plus.

— À quoi ?

— À ça. » Elle engloba d'un geste l'établissement dans lequel ils se trouvaient, comme si c'était évident. « L'instruction. L'avenir. Tout. »

Sa compagne lui donna un petit coup de coude, comme pour la mettre en garde.

« Je peux vous offrir quelque chose ? » proposa Makana en faisant un signe de tête vers le comptoir. « Une boisson, un sandwich ? »

Le visage de la seconde fille s'éclaira, mais son sourire s'évanouit quand elle vit son amie, plus conformiste, faire mine de s'en aller.

« Nous devons retourner à la bibliothèque. Nous travaillons, vous savez.

— J'aimerais juste en apprendre davantage.

— En quoi Mourad vous intéresse-t-il, au juste ?

— Ses parents se font du souci pour lui. Ils m'ont chargé de le retrouver.

— Nous ignorons où il est.

— Mais vous savez peut-être d'autres choses.

— Quoi, par exemple ? » Elle plissa les paupières, flairant un piège.

« Parlez-moi de ce que vous étudiez. Le génie civil, c'est ça ?

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Il s'agit de planification urbaine, de fractures sociales, de notre façon d'utiliser les murs pour séparer les riches des

pauvres. » Elle parlait rapidement, persuadée que cela n'intéressait pas vraiment son interlocuteur.

« Pourquoi Mourad s'est-il lancé dans ces études, à votre avis? »

C'était une question inattendue. La fille en demeura coite. Elle semblait sidérée que quelqu'un puisse avoir envie d'entendre son opinion.

« Il veut changer le monde.

— De quelle manière?

— Qui sait? Mourad est un grand rêveur. »

Peut-être était-ce dû au cadre ou au ton de la conversation, mais quelque chose avait fait remonter à la surface des souvenirs du bref séjour de Makana à l'université, bien loin de là et bien des années auparavant. Il avait abandonné après un an d'histoire et de politique, convaincu qu'il était impossible d'apprendre quoi que ce soit d'utile dans un tel environnement. Il s'était inscrit uniquement pour faire plaisir à son père, mais en vérité le cœur n'y était pas. Dans les immenses auditoriums surchauffés et bourrés à craquer, les professeurs, tels des somnambules, débitaient des cours déjà récités mille fois, tandis que les étudiants à demi inconscients, vautrés sur leurs bancs, griffonnaient des notes auxquelles ils ne comprenaient rien. Il ne s'agissait pas d'élargir son esprit ni de changer le monde, mais simplement de perpétuer un mythe auquel son père, n'ayant jamais pu bénéficier lui-même d'une formation universitaire, avait adhéré. Un professeur ardemment convaincu que les diplômes étaient la clef de la prospérité.

« Que pouvez-vous me dire de son compagnon de chambre? »

Les deux filles levèrent les yeux au ciel.

« Il doit être à la bibliothèque en train de bûcher ou de faire de la lèche aux profs. »

Makana leur montra la photo qu'il avait subtilisée dans la chambre. « C'est bien lui ? » La question déclencha des gloussements. « Vous l'avez vu récemment ? »

Elles secouèrent la tête tout en se préparant à partir. Makana parvint à leur remettre sa carte, ce qui était toujours ça de gagné.

« Vous m'avez bien aidé. J'aimerais vous parler encore de Mourad, si vous êtes d'accord. Peut-être pourriez-vous m'appeler ? » Hors de question de leur demander leurs numéros de portable.

Le gardien s'était approché furtivement, arborant toujours son expression de chien battu. Makana lui proposa une cigarette, ce qui parut le rasséréner. Ils se rendirent à la bibliothèque pour chercher le colocataire, sans succès. Tandis qu'ils ressortaient, l'homme observa avec philosophie : « Pas mal comme vie, hein ? Ils traînent là à papoter et ils ont un job pépère qui les attend à la sortie. De quoi se demander ce qu'ils ont de si spécial, non ? »

Faute de réponse appropriée, Makana lui glissa un billet dans la main. Il n'espérait pas que l'autre s'en satisfasse, mais bon... Il y a des gens qui ne sont jamais contents.

En repartant, Makana s'arrêta au secrétariat du vice-président afin de voir s'ils avaient une adresse pour le camarade de chambre de Mourad à Mohandessin. Par chance, ce fut le cas. La tante d'Abdelhadi était sa plus proche parente. Y voyant un bon augure, Makana prit aussitôt un taxi pour se rendre chez elle. Tandis qu'ils roulaient sur la large avenue Sharia al-Dowal al-Arabiya, son attention fut attirée par le *maïdan* devant la mosquée Mustapha Mahmoud. En temps normal, c'était un modeste carré d'herbes folles délimité par une clôture à hauteur de cheville. À présent, la place était couverte d'abris de fortune, de tentes, de bâches bleues et rouges drapées sur des cordes tendues entre les réverbères. Des cartons transformés en huttes, en cloisons, en toits pour de précaires auvents.

«Ça va mal se terminer», marmonna le chauffeur, un jeune homme emmitoufflé jusqu'aux yeux dans un foulard brun.

Ce n'était pas la première fois que Makana voyait le campement. Celui-ci existait depuis des mois, mais il ne cessait de s'agrandir. Un îlot de personnes

déplacées au milieu d'un fleuve à six voies de véhicules en mouvement.

« Ils pensent peut-être qu'ils n'ont pas le choix.

— Et alors ? Ils sont dans notre pays en tant qu'invités, non ? Les Cairotes ont suffisamment à faire avec leurs propres problèmes. »

Argument imparable. Une atmosphère de désespoir planait sur le camp sordide. Terminus de la ligne ? Non, plutôt un château moyenâgeux assiégé. Ces gens tentaient de pénétrer dans le monde visible et de devenir des individus de chair, dotés de droits. Ce vœu ne serait pas exaucé de bonne grâce. Makana tendit le cou pour regarder par la lunette arrière. Alors qu'ils contournaient le rond-point, il aperçut fugacement un poulet aux couleurs vives monté sur roulettes. Des lettres jaunes et rouges, style B.D., formaient le nom « Westies ». Il eut tout juste le temps de lire une adresse, proche du club de chasse, avant que le panneau d'affichage ne soit dérobé à sa vue.

Lui revint alors l'image de la tête en décomposition, gorgée d'eau, au fond du sac. Démembrer un corps exigeait beaucoup d'efforts. Ce n'était pas une tâche aisée. Cartilages, os, muscles, tendons... Pourquoi se donner tant de mal ? Vu la situation actuelle, on aurait pu balancer le cadavre au milieu de la place Tahrir sans que personne ne lève le petit doigt pour enquêter.

La tante d'Abdelhadi habitait au cinquième étage d'un banal immeuble jaune de Sharia Ramiz. Ayant jeté un coup d'œil à l'ascenseur, Makana décida de monter à pied. Il appuya sur la sonnette et l'entendit tinter au loin, mais personne ne vint ouvrir. Dans un autre appartement, Oum Kalsoum bêlait à plein

« C'est une singulière réussite. L'atmosphère de la ville, ses rues bondées, ses embouteillages, ses cafés, ses couleurs donnent le ton de ce livre au charme mélancolique. Et Makana fait partie de ces héros dont on a envie de prendre régulièrement des nouvelles. »

MICHEL ABESCAT, FRANCE INTER

## La Cité des chacals

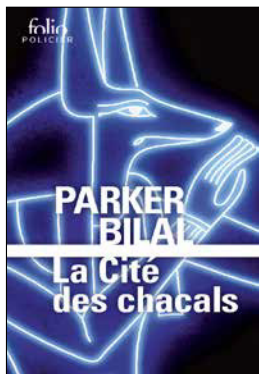
### Une enquête de Makana

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR GÉRARD DE CHERGÉ

Le filet d'un pêcheur du Caire a remonté une tête coupée. À en juger par ses scarifications, c'est celle d'un Dinka de la région de Bor : un Soudanais du Sud. Encore un réfugié, pense la police. Car ils sont plus de deux mille, entassés sur une place de Mohandessin, dans des conditions exécrables. Exilé soudanais mal intégré dans la société égyptienne, le privé Makana se sent particulièrement concerné. Mais il doit privilégier la mission dont l'a chargé Hossam Hafiz, un riche restaurateur : retrouver son fils étudiant, disparu depuis trois semaines. Le problème, c'est que d'autres jeunes manquent aussi à l'appel...

## PARKER BILAL

Parker Bilal est le pseudonyme de Jamal Mahjoub, romancier anglo-soudanais. Après avoir vécu au Caire, au Soudan, à Londres (où il est né), au Danemark et à Barcelone, il est maintenant établi à Amsterdam et se consacre au roman policier.



**PARKER BILAL**  
**LA CITÉ DES CHACALS**

Cette édition électronique du livre  
*La cité des chacals* de Parker Bilal  
a été réalisée le 27 janvier 2021  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072922725 - Numéro d'édition : 373601).

Code Sodis : U35658 - ISBN : 9782072922763.

Numéro d'édition : 373605.